

PAROLES DE DYSLEXIQUES : JEAN ET SYLVAIN

Interview réalisée par
Francine Darras, IUFM ASH, Lille
Catherine Mercier, Lycée Yourcenar, Beuvry

Sylvain et Jean¹ sont frères. Le premier a 31 ans, il est agent de maîtrise ; le second, 28 ans, est ingénieur en informatique.

Où l'on apprend la dyslexie, l'orthophonie et qu'à l'école, un gros travail personnel peut être récompensé par un zéro ou moins encore

Le mot dyslexie, dans votre vie, il est apparu quand ?

Jean : Pour moi, il est apparu après le CP ou aux environs, dès le début du CE1.

Sylvain : Moi, j'ai eu des problèmes en CP, je ne me souviens plus bien si j'ai rencontré aussitôt un orthophoniste mais au moins en CE1, très tôt dans la scolarité, au moment d'écrire, c'est simple...

C'est simple ?

Sylvain : Dès le CE1, j'étais au centre D. spécialisé dans la dyslexie. Ça a moyennement marché, ça ne devait pas trop me convenir. Après ça a été davantage l'orthophoniste.

Jean : Moi, j'ai été directement chez l'orthophoniste.

Sylvain : C'est normal, j'ai essayé les plâtres [rires].

1. Les prénoms ont été changés.

Jean : Sachant quand même que j'ai dû changer d'établissement, enfin on m'a fait changer d'établissement pour passer en CE1, à cause de la dyslexie. On voulait me faire redoubler le CP. Mes parents ne voulaient pas et comme il n'était pas possible de passer en CE1 dans cet établissement là, on a changé d'établissement, enfin j'ai changé d'établissement.

Et avec une instit qui acceptait de prendre en considération la dyslexie ?

Jean : Prendre en considération, je ne sais pas, mais la directrice acceptait en tout cas de me prendre. Je ne sais pas trop si elle prenait en compte, acceptait la dyslexie. Je ne sais pas comment se sont passées les discussions internes entre mes parents et la directrice de l'école mais elle a accepté de me prendre en charge en CE1, je ne sais pas si c'était à l'essai ou pas.

Et tu as l'impression qu'il y a eu une réelle prise en compte de ta dyslexie ? ça a changé quelque chose dans l'approche de l'enseignant ?

Jean : Grosso modo, en CP, quand je faisais trop de fautes – ce que je faisais à chaque fois – j'avais le droit à une punition donc j'ai passé à peu près une récré sur deux à faire des punitions et j'avais aussi des punitions le soir. Je devais avoir une punition tous les jours...

Et c'était quoi la punition ?

Jean : Des phrases à recopier, des choses comme ça...

Et recopier, tu y arrivais ?

Jean : Oui, recopier, ça allait : je prends ce qu'il y a au-dessus et je fais la même chose.

Sylvain : Recopier, je ne pense pas que ça soit une difficulté pour un dyslexique.

Jean : Non, tu arrives à retranscrire ce que tu vois.

Et toi Sylvain, tu as redoublé ?

Sylvain : Oui, ma troisième. Le collège ça a été assez dur. Au primaire être dyslexique, c'est avoir toujours zéro en dictée alors que c'est peut-être la seule chose que tu travailles à l'extérieur. Tu passes des heures chez l'orthophoniste mais tu as toujours zéro, tu as moins je ne sais combien même... C'est parfois assez dur. Tu as une vision assez sombre du système scolaire de ce fait là. Au collège, ça a été encore bien plus dur : il y a de l'humiliation aussi. On est montré du doigt dès la sixième : le prof dit « j'ai une copie terrible » et il met une de tes phrases au tableau par exemple. Oui, c'est vraiment de l'humiliation. Au collège, il y a toujours les dictées, c'est assez dur. Je me souviens que, à cause de ça, tu passes pour le cancre de service aux yeux des autres élèves, tous tes points forts sont effacés. Il y a aussi des choses assez marrantes : d'un autre côté, j'avais trois points de plus en maths que le deuxième mais cela personne ne le voyait. Le fait d'être mis au pilori et d'être montré comme le dernier des derniers donne forcément une image assez négative de soi et c'est assez dur. J'ai changé d'établissement au collège. Après, au lycée, j'ai adopté une autre stratégie : peu de profs savaient que j'étais dyslexique et je faisais tout pour le cacher. Et ça marchait. Je me souviens que d'autres personnes étaient montrées du doigt pour leurs fautes d'orthographe. Je ne sais pas si elles étaient dyslexiques ou pas mais, quelque part, c'était presque encourageant pour moi : je

n'étais plus le seul à faire des fautes. En tout cas, j'ai tout fait pour le cacher. Mon frère lui a adopté la technique inverse, je crois.

Jean : Moi au CP j'ai eu cette mise au pilori. Forcément, quand on ne fait pas toutes les récréations, on est montré du doigt par ses propres camarades. Quand j'ai changé d'établissement, c'était mieux à ce niveau là. C'est pas toujours glorieux d'avoir des moins 40, moins 50 en dictée mais bon !

Moins 40 vraiment ?

Sylvain : J'ai dû aller au delà, on a atteint des records, pas de doute là-dessus !

Jean : Au collège, j'ai eu des problèmes en français et en anglais. Ils voulaient que je double ma 5^e mais mes parents ont fait le forcing, je suis passé en 4^e et j'ai encore changé d'établissement. En 4^e, ma mère avait eu pas mal de heurts avec le chef d'établissement et le prof de français. Il a fini par ne plus trop regarder ce que je faisais : il en avait marre de se disputer avec ma mère, je pense [rires]. Il y a des punitions comme ça que je n'ai finalement pas faites. Et finalement une fois, à une interrogation sur une œuvre, je n'avais lu que le Profil et je l'ai mis sur mes genoux. J'ai répondu aux questions comme ça et j'ai été dénoncé. Finalement, le prof a dit : « oh ! mais c'est une très bonne idée ! » n'osant rien me dire. Il m'a proposé de continuer en le mettant sur la table et j'ai continué comme ça avec le Profil sur la table quand même ! Alors qu'on n'avait pas le droit au bouquin !... [rires]

Et les autres élèves ?

Jean : C'est surtout l'élève qui m'a dénoncé qui était un peu dégoûté parce qu'il pensait que j'allais me faire engueuler mais non finalement j'ai eu le droit au Profil !

Et pourquoi tu crois qu'il a réagi comme ça, à cause de ta mère ?

Jean : Grosso modo, oui, il y avait pas mal de heurts car il me donnait des punitions sur des problèmes de dyslexie et ça ne passait pas au niveau des parents. Il y a eu des confrontations avec le chef d'établissement et finalement il savait que s'il disait quelque chose il risquait de se faire engueuler ensuite. Alors il a décidé de laisser passer cette triche.

C'était en 4^e ?

Oui, c'était en 4^e. Au lycée, je n'en ai plus trop parlé. En 3^e, c'était M. Z. en français qui savait que j'étais dyslexique. Après, au lycée, je n'en ai pas parlé, je le disais peut-être plus à mes camarades qu'à mes profs. En 1^{ère}, la prof de français a fini par apprendre que j'étais dyslexique : ça m'a permis d'avoir mon tiers temps pour le bac. Au départ, ça ne devait être que pour l'écrit mais je l'ai eu aussi pour l'oral. On m'a rappelé l'année d'après pour me le proposer, j'ai répondu que je n'en voulais pas spécialement. Je n'en avais pas forcément besoin, c'était surtout important en français. Mais on m'a conseillé de le prendre en me disant que l'Éducation Nationale, par rapport à l'année d'avant, reconnaissait davantage la dyslexie, que ça passerait tout seul, qu'il fallait le faire... donc je l'ai pris.

Et tu as l'impression que ça t'a vraiment servi ?

Jean : Oui, ça m'a permis de relire la copie. On n'était que deux et en terminale je me suis trouvé tout seul car ce n'était pas dans le même établissement. Je ne l'ai pas forcément utilisé à part pour deux ou trois matières. Au lycée, je ne l'ai pas forcément dit, je me suis arrangé avec et j'ai arrêté l'orthophonie à ce moment-là.

Ensuite je ne l'ai plus dit du tout car c'était rentrer dans un cycle et ça n'aurait pas du tout été pris en compte.

Et toi Sylvain, tu as passé ton bac avec un aménagement ?

Sylvain : Non, ça n'existait pas encore mais je pense que je ne l'aurais pas pris.

Pourquoi ?

Sylvain : J'aurais vécu ça comme une différence, je n'avais pas envie de cela.

Tu crois que ça t'aurait servi ?

Sylvain : Ah oui, ça c'est sûr ! À n'importe qui ça aurait servi ! Même si en anglais j'avais fini avant... dans pas mal de matières ça m'aurait servi.

Comment on apprend à moins travailler, à élaborer des stratégies de contournement et où l'on passe son bac

Et comment vous faisiez pour apprendre vos leçons ?

Sylvain : Moi, je ne les apprenais pas. Au lycée, je n'avais pratiquement pas de notes des cours, en histoire-géo, j'écrivais sur des feuilles volantes et... ça volait bien. [rires] Je ne sais pas si c'est dû à un dégoût de l'éducation, du système scolaire... Quand tu ne travailles pas quelque chose et que tu réussis bien alors que quand tu travailles quelque chose et que tu as moins 20, moins 30, que tu ne vois pas d'amélioration, qu'au final, c'est toujours zéro... je ne sais pas si c'est lié mais ça décourage pas mal. La dictée ça a été quelque chose de vraiment dur. Tu as toujours la gorge qui se nouait, t'essayais mais à la fin, même si tu pensais avoir réussi un petit peu, c'était toujours moins 20, moins 15... Peut-être que tu avais réussi par rapport à d'habitude, il y avait peut-être deux fois moins de fautes, mais ça restait un zéro. Donc le travail fourni n'était pas du tout récompensé. Alors, au lycée, les révisions de cours, c'était au mieux du tri de feuilles volantes. Sauf en prépa où là j'ai bossé.

Tu as fait prépa ?

Sylvain : Oui et un DUT génie mécanique.

Tu as passé quel bac ?

Sylvain : On a passé un bac S tous les deux.

Jean : Après prépa puis trois ans d'école d'ingénieur. En lycée, l'éducation me convenait beaucoup mieux, j'ai pu être dans les premiers et faire ensuite une prépa. Je n'ai pas trop travaillé à part quand même les leçons d'histoire. Mais en prépa, j'ai dû plus travailler car entendre les leçons ne suffisait plus. Le rythme ne le permettait plus dans pas mal de matières.

Tu veux dire qu'au lycée tu t'en es sorti en te contentant d'écouter les cours ?

Jean : Grosso modo, oui.

Et toi, Sylvain, si j'ai bien compris, là où tu dis que tu ne travaillais pas tu avais des bonnes notes ?

Sylvain : En primaire, oui. Ce qui posait problème c'était les dictées. Ça pesait lourd quand même. Au collège aussi, mais j'avais déjà arrêté de travailler quoi que

ce soit. Au lycée, c'était la débandade, enfin comme au collège. Au collège, je rendais les devoirs maison, je me limitais à ça, au lycée pas toujours.

Et toi Jean qu'est-ce qui t'a « sauvé » comme tu disais ?

Jean : Au lycée, comme il y a plus de spécialisations, le français est moins important.

Sylvain : Oui, même si tu as encore le français, la philo, les gros coefficients sont plutôt les matières scientifiques.

Jean : Moi en philo je me suis pas si mal débrouillé. J'avais le prof avec moi. J'écoutais le prof. Certains profs attachent plus d'importance que d'autres à l'orthographe et les miens en lycée n'y attachaient pas trop d'importance. C'est l'anglais qui m'a le plus pénalisé.

Sylvain : Par contre, moi, au lycée, la peur de cette orthographe faisait que je n'écrivais pas certaines de mes idées parce que j'avais peur des fautes d'orthographe. Je passais beaucoup de temps sur les phrases. En histoire par exemple, je perdais des points volontairement alors que je connaissais les réponses. Au bac c'est différent parce que tu sais que tu n'auras pas le prof derrière ensuite : tu peux te lâcher un peu plus. En même temps, comme c'est un automatisme de défense que tu as acquis depuis longtemps, ce n'est pas si évident de s'en défaire. Mais c'est vrai qu'au bac, j'ai réagi autrement. Il fallait adopter une autre stratégie par rapport aux cours normaux.

Jean : Le problème c'est qu'effectivement tu as tendance à réduire ce que tu vas écrire. Au bac, le pire c'est que tu ne connais pas le prof qui va corriger ta copie, ni l'importance qu'il va accorder à l'orthographe.

Sylvain : Mais au moins il n'y a pas de préjugé, tu ne risques pas d'avoir une photocopie de ta copie qui est diffusée à tous les élèves. Tu perds un ou deux points sur l'orthographe. Le risque est plus acceptable.

Jean : Mais il est possible que le prof ne t'accorde pas les points parce que tes phrases ne veulent rien dire.

Sylvain : Mais c'est plus rare.

Et le bac français, ça a donné quoi ?

Sylvain : C'était très dur. Je n'avais pas trop travaillé. À l'oral, en plus, je suis passé avec des littéraires et j'ai eu affaire à une prof anti S. C'était flagrant parce qu'un bon élève avant moi était parti en claquant la porte et quand j'ai préparé, j'entendais une littéraire passer et je pouvais répondre à ses questions littéraires tout en préparant. Je ne comprenais pas pourquoi l'autre élève était sorti de ses gonds. Quand je suis passé, elle m'a demandé 10 minutes avant la fin de la préparation si on pouvait commencer. J'espérais qu'elle serait plus indulgente en échange. Mais elle ne m'a pas fait de cadeau.

Vous vous souvenez de vos notes ?

Sylvain : J'ai eu 6 et 6

Jean : Je ne sais plus. À l'oral, la personne en face sait que c'est un tiers temps et c'est gênant. Le comportement est différent avec le tiers temps alors qu'à l'écrit le prof ne le sait pas. Ce n'était pas tellement connu et elle ne savait pas comment réagir, moi non plus.

Tu as compensé avec d'autres matières ?

Sylvain : Oui avec des gros coefficients : 13 en physique, 17 en maths. Je ne me suis pas comporté comme d'habitude. En physique notamment, sur un exercice, j'ai répondu aux questions bêtes et méchantes sans maîtriser le thème abordé. D'habitude je ne répondais pas à ce type de question si je ne maîtrisais pas complètement le thème. Là j'ai répondu aux questions de cours, j'avais révisé, j'avais repris tous les cours y compris ceux de première. J'avais limité la casse.

Quand tu t'es mis à travailler, comment tu procédais pour réviser ?

Sylvain : En physique, j'avais gardé mes livres de première et je m'étais donné 20 minutes par leçon.

Et ta dyslexie ne te gênait pas pour relire tout cela ?

Sylvain : Non, pas pour relire. Pour formuler les phrases, oui. Parfois tu évites d'écrire et tu passes sur des explications. Je faisais aussi des erreurs de consigne, parfois. Des erreurs d'étourderie, je lisais trop vite la consigne.

Jean : Moi justement mon orthophoniste me faisait lire des textes et j'arrivais à prendre la phrase la modifier. Ça voulait toujours dire la même chose mais pas avec les mêmes mots et, dans ma tête, j'avais modifié la formulation, les mots. L'orthophoniste me l'a fait remarquer. Ce que je lisais, ce n'était pas forcément ce qui était écrit même si le sens était bon. Je ne le voyais pas mais ce n'était pas exactement les mots.

Et comme tu étais bon en math tu arrivais à « deviner » correctement donc...

Jean : Oui, les questions sont souvent identiques surtout au lycée. Et puis je ne sais pas si je fais cela davantage que d'autres personnes...

Sylvain : En même temps à moi aussi c'est arrivé régulièrement. C'était ma première cause de perte de points en maths. Ça arrive à tout le monde mais peut-être plus souvent à nous. Pour la lecture, je rejoins mon frère. En prépa, une fois, je devais lire, j'y avais échappé jusque là.

À voix haute ?

Sylvain : Oui, je devais être stressé. Je voulais lire normalement et puis j'ai commencé à changer des mots. Je ne sais pas si je ne finissais pas par le faire exprès pour qu'elle arrête de me faire lire. C'était des mots du genre « ciel » en « cieux » ou inversement, ça voulait dire à peu près la même chose mais il y a des choses qui changeaient. C'est le seul souvenir que j'ai là-dessus.

Du coup, elle ne t'a plus jamais demandé de lire ?

Sylvain : Non [rires]. Elle a arrêté le carnage, ça faisait rire tout le monde donc elle a vite arrêté. Je l'avais pris comme ça, ça devenait du comique. J'en ai rajouté donc on avait l'impression que c'était fait exprès.

Et tu as d'autres stratégies par rapport à ta dyslexie ?

Sylvain : C'est l'une des seules fois où ça a tourné au comique. En histoire-géographie, dans le texte, je repérais les tournures de phrase pour les réemployer dans la réponse. En maths, c'était simple, je reprenais les mots de la question.

Jean : Oui, il suffit de trouver quelque part des trucs dont on sait qu'ils sont bien écrits pour s'appuyer dessus.

Sylvain : Mais ça prend du temps.

Jean : Je le fais encore quand je dois rédiger un mail un peu officiel, je pique des trucs à droite à gauche...

Sylvain : Moi aussi je garde des mails qu'on m'a écrit. Je suis un expert du copier/coller [rires] mais ça peut jouer des tours. Parfois, tu ne fais pas trop attention, il y a des choses qui peuvent échapper. Mais tu retrouves ça chez tout le monde. Plus tu en fais, plus tu prends des risques. Le correcteur orthographique aide bien. Avec l'informatique, c'est plus simple. Au niveau du travail, je me souviens que, quand j'étais rédacteur technique en anglais (j'ai eu 1/20 au bac en anglais et le français ce n'est pas mon fort mais c'était technique !), [rires] il y avait un gars qui faisait énormément de fautes dans ses mails et les gens en parlaient. Les gens disaient : « quand même pour un ingénieur, pour n'importe qui d'ailleurs, faire autant de fautes... c'est incompréhensible ». Régulièrement, t'entendais ça : il y a quand même encore toujours cette pression à l'intérieur de l'entreprise.

Et comment tu as fait pour devenir rédacteur en anglais ?

Sylvain : Je ne sais pas. Je ne trouvais pas de travail et c'est là que j'ai trouvé en premier avec l'aide d'un oncle. J'ai passé un entretien et j'ai été pris. Je faisais du copier/coller et puis j'ai appris des termes. Entre temps, je m'étais amélioré quand même. Je ne connaissais rien de rien à l'anglais mais je suis allé en Écosse et ça a été quand même mieux. Ça a débloqué un peu les choses même si j'avais beaucoup de retard. C'était quand même assez simple, de l'anglais technique : un nom un verbe un adjectif. On pouvait se limiter à ça pour que ce soit compris. La première rédaction, c'était pour l'Iran et comme ce n'est pas leur langue non plus, ça allait. Et puis l'anglais technique ça ne ressemble pas vraiment à l'anglais parlé, écrit normalement. Le problème c'est la longueur des phrases. Je ne sais pas comment j'ai fait mais j'ai réussi.

Et toi Jean, tu as besoin de l'anglais dans ton travail ?

Jean : Le seul moment où j'ai eu besoin de l'anglais c'est quand je suis parti en Malaisie. J'ai dû faire des explications avant. Mais là bas, ça allait, on peut se contenter du plus simple. J'arrivais à me faire comprendre : ce n'est pas non plus leur langue officielle. Et à l'écrit, je faisais les phrases les plus simples possibles, même si parfois ne faire que des phrases simples, ce n'est pas évident pour s'exprimer.

Dans quel cadre tu es allé là-bas ?

Jean : C'était un appel d'offre pour du matériel informatique. J'ai fait des installations à distance puis je suis allé 10 jours là-bas pour terminer l'installation, mettre en route.

Où l'on apprend de nouveaux langages : celui de la programmation et celui des Japonais

Et dans ton travail de programmation, le fait d'être dyslexique ça te pose des problèmes particuliers ou pas ?

Jean : Là où ça me pose problème, c'est plus pour les documents à fournir, les spécifications. C'est plus délicat mais j'ai toujours la même stratégie : faire court et se faire comprendre quand même. En général, ce que je faisais – surtout au début –

c'est de demander toujours à mon chef de vérifier mes mails et mes documents. De toute façon il doit les relire alors je lui demande aussi – maintenant il le sait – de regarder s'il n'y a pas des fautes.

Mais on parle aussi de langage en programmation ?

Jean : Mais c'est du langage informatique. Celui-là, je le maîtrise, il n'y a pas d'erreurs d'orthographe, de syntaxe. Cela tient en quelques mots, des opérateurs. Quand tu fais une faute, tu es sanctionné : ça marche ou ça ne marche pas. Il y a encore moins de possibilités de faire des erreurs. Si tu te trompes, tu le vois directement. Mon seul problème, ce que disait aussi mon chef, c'est en terme de communication. Je la limite aussi, je le fais exprès. Moins à l'oral qu'à l'écrit. Quand j'envoie des mails, j'évite de faire longs mails, de donner trop d'explications parce que ça me prendrait trop de temps. Il faut écrire puis vérifier ce que j'ai écrit. Deux ou trois fois, le chef de mon chef (le N + 2) avait soulevé les erreurs que j'avais faites alors qu'il n'en restait que quelques-unes. Mon chef m'a conseillé de faire attention. J'ai un chef qui ne fait pas trop attention à ça mais, au-dessus de lui, j'ai eu une remarque même si ça ne prêle pas à conséquence quand c'est les mails. Dans mes documents, on ne m'a encore jamais fait de remarques. Pourtant il doit y en avoir aussi – même moi j'en retrouve parfois ! – mais ça va à peu près pour le plus gros du travail. Et puis, pour les mails internes – au même niveau, on ne remarque pas trop les fautes d'orthographe.

Et toi, Sylvain ?

Sylvain : C'est une pression qui reste. Quand tu rédiges un mail, tu fais plus attention, tu dois passer plus de temps que les autres. Mais je n'en ai jamais parlé à ma hiérarchie, c'est bien trop... Quand je ne sais pas comment les gens vont réagir, comment ça peut être interprété ensuite, je m'en dispense... Ça m'arrive de faire des fautes, surtout d'inattention quand ce n'est pas important. En anglais au moins c'était davantage permis.

Et vous avez fait une deuxième langue vivante ?

Jean : Moi, j'ai essayé d'éviter au maximum. En 4^e, 3^e, j'ai fait deux ans d'allemand désastreux, je n'ai rien appris du tout puis j'ai abandonné au lycée. J'ai réussi à prendre une autre option. En école d'ingénieur, j'ai dû reprendre une langue et là je suis parti sur le japonais.

Le japonais ?

Jean : C'était plus facile de commencer de zéro et il y a plusieurs aspects à apprendre en même temps, les symboles... L'écriture ne m'a pas posé de gros problèmes.

Sylvain : J'ai fait de l'allemand. J'ai eu un premier trimestre avec une prof absente et puis j'ai changé de collègue... Je suis arrivé avec un trimestre de retard, ce n'était plus rattrapable. En 4^e, j'allais encore en cours. En 3^e, je n'y allais que pour les interrogations.

Tu séchais ?

Sylvain : Oui, je me promenais et ce n'était pas évident de sortir, c'était entouré de quatre murs !...

Et chez l'orthophoniste, vous faisiez quoi ?

Jean : Une partie de lecture, une de dictée...

Sylvain : Oui, un peu de jeu aussi pour faire écrire et écouter. Et une petite partie pour repérer des différences de /g/, /k/...

Combien d'heure par semaine ?

Jean : Une heure par semaine.

Et ça aide ?

Sylvain : C'est difficile à quantifier. Tu en as besoin mais d'un autre côté, c'est toujours pareil, tu as la sanction de la dictée et c'est impossible de voir une progression. Tu n'as aucun indicateur pour reprendre un terme professionnel. À moins de t'amuser à compter les négatifs et ce n'est pas bon pour le moral. J'avais commencé à le faire mais je n'étais pas sûr non plus que les profs comptaient jusqu'au bout. Souvent, au collège, ils ne corrigeaient pas jusqu'au bout.

Jean : Ça dépend quel prof...

Comment on peut surmonter la douleur et l'amertume, en se taisant, en riant avec les moqueurs et en ayant un 18 au bac

En 3^e ton prof de français, M. Z., avait une approche un peu différente ?

Jean : Différente je ne sais pas, mais il connaissait bien les problèmes, je n'avais pas besoin de justifier quoi que ce soit. Il avait dû expliquer aux autres profs et il n'y avait pas de sanctions là-dessus.

Sylvain : Suivant les profs, tu avais de toute façon ton zéro en dictée mais ça se répercutait aussi sur les autres rédactions. Avec certains, tu pars avec des points négatifs en plus de la dictée. Dans les autres disciplines, cela a des répercussions. Je me souviens d'une recherche en français sur le classicisme. Ce que j'avais fait avait été noté plus sévèrement que ce qu'avaient fait les autres. Avec certains profs, on partait forcément avec des points en moins.

Jean : Le pire c'est quand tu en perds en physique, en maths...

Sylvain : Moi, je n'avais pas de points en moins dans les disciplines scientifiques car quand je répondais c'est que j'étais presque sûr de l'orthographe. Je me contentais de phrases courtes et je développais peu les explications, le raisonnement. La difficulté c'est que, ce que je ne développais pas, les profs ne pouvaient pas le noter. Je ne perdais pas de points sur l'orthographe mais j'en perdais par manque d'explications, quand je ne répondais pas par stratégie.

Et ces stratégies comment elles se sont construites ?

Sylvain : C'est simple. Au primaire et au collège, tu es humilié, alors tu fais tout pour ne plus l'être. Les notes ça ne m'embêtait pas. Que j'ai 8, 10 ou 12 au bout du compte ce qui m'intéressait c'était de savoir si je passais ou pas. Et, en général, je faisais en sorte de passer à la limite. J'ai toujours été juste. En DUT, j'étais plutôt au-dessus mais si j'avais travaillé, j'aurais peut-être eu plus de facilité pour passer en école d'ingénieur directement par exemple. Mais tu ne changes pas non plus d'habitude comme ça.

Et les parents dans tout cela ?

Sylvain : Moi j'ai toujours fait semblant de travailler et tout était bon pour faire semblant. Je m'en suis sorti, je ne sais pas trop comment. La chance peut-être. C'est comme d'être rédacteur en anglais, tu ne sais pas trop comment ça arrive mais c'est comme ça.

Jean : Avec les parents, c'était bien cela la question ? Ils ont été là jusqu'au collège. Au lycée, je n'ai pas eu trop de problèmes. Ils étaient toujours très présents du CP au collège. Les heurts entre mes parents et le collège m'ont évité le doublement. Mes parents me suivaient beaucoup, allaient beaucoup voir les profs. Le problème c'est que les profs ne connaissent pas la dyslexie et considèrent mal le fait qu'on soit dyslexique.

Sylvain : Pour moi, c'était différent parce que je cachais tout. Comme je cachais parfois dans mon écriture les fautes d'orthographe, je cachais le fait de ne pas travailler. Et donc il y avait le revers de la médaille. Pour être au dessus de la limite, il fallait travailler un peu plus de temps en temps, pour rattraper les mauvaises notes ou les travaux pas rendus. Sur le bulletin, les parents s'apercevaient du résultat alors que moi j'avais déjà rectifié le tir. Tu te faisais engueuler au moment où tu redressais la barre ! Il y a eu des moments assez pénibles. Un des faits les plus marquants, c'est un zéro en arts plastiques parce que le sujet ne m'intéressait pas. Je n'avais pas rendu le travail mais c'était la seule note sur le trimestre !

Mais petit, en tant que premier, quand tu as commencé à rencontrer des problèmes d'apprentissage comment ils ont réagi ?

Sylvain : Je pense qu'ils ont bien réagi mais je ne me rappelle pas trop.

Tu te souviens qui le premier a pris rendez-vous chez l'orthophoniste ? a soupçonné un problème de cet ordre ?

Sylvain : Je pense que c'est ma mère mais je ne pourrais pas dire. Ce que je sais c'est que rien que d'en parler et de se remémorer certaines choses, c'est assez marquant, dur. Ce n'est pas négatif mais c'est difficile.

Et vous deux, vous en parlez parfois entre vous ?

Sylvain : Non, on n'en parle pas. Et comme ma stratégie, c'est de ne pas en parler... Et puis c'est devenu tabou parce que c'est douloureux.

Jean : Moi je suis parfois cruel sur certaines choses, j'explique cela pour préparer la suite... Et grosso modo, j'ai dit parfois que c'était à cause de papa qu'on était dyslexique même si je ne le pensais pas forcément. Ça ne doit pas lui faire du bien et trop en parler ça serait remettre cela sur le tapis. Ils n'ont sans doute pas trop envie qu'on évoque cet héritage. Je suppose que l'on n'en parle pas trop parce qu'il y a des choses qu'il prend mal, pas forcément celle-là mais quand même. Ça a plus été un affrontement entre parents-profs qu'à l'intérieur de la famille.

Sylvain : On a vraiment des caractères différents. Mon frère a plutôt tendance à agir puis à réfléchir et moi c'est peut-être trop l'inverse, du coup certaines choses se sont passées autrement. Et puis on n'a pas eu les mêmes profs

Jean : Moi, les parents s'attendaient à ce que je sois dyslexique alors ça a été assez direct après Sylvain.

Sylvain : Oui, j'ai peut-être eu un parcours du combattant un peu plus pénible, mais ça ne change pas grand chose.

Jean : Je me le suis pris en pleine tête aussi !

Sylvain : De toute façon, ce n'était pas à la maison le plus dur à vivre, c'était à l'intérieur de l'école.

Jean : Oui, on était vraiment jeunes et on a vécu avec ça toute notre vie. La prise en charge a été assez rapide. Les parents savaient ce que c'était. C'est à l'extérieur de la famille quand on était confronté à des gens qui ne savaient pas ce que ça veut dire et nous considéraient comme des cancrès.

Sylvain : Dans l'enseignement, il vaut mieux être bête que ne pas travailler, avec les profs. Un jour, j'ai dit à mon prof de première que je ne faisais jamais mes exercices, que j'avais ces notes-là sans travailler. Je me suis « dévoilé » alors que j'avais une panoplie de stratagèmes pour ne pas montrer que je ne travaillais pas. Je voulais peut-être nouer un dialogue. Il n'a pas accepté que je réussisse sans travailler : j'ai perdu un allié et gagné un ennemi.

Jean : En maths en terminale, j'ai toujours eu d'excellentes notes mais la prof me détestait, elle me rendait mes copies avec plein de critiques mais la note était bonne ! Elle ne supportait pas que je ne travaille pas. Elle m'a mis au fond de la classe pour que j'arrête de « perturber la classe ». Du coup, je dormais en cours ou je jouais. Je me souviens que quand j'ai eu mon bac, elle avait l'air de ne pas vraiment se réjouir de mon 18 !

Vous avez quelle écriture ?

Sylvain : Je n'ai jamais joué trop sur l'écriture, ça dépendait des profs. Certains tiquent plus sur les soins que sur l'orthographe dès qu'ils sentent qu'il y a une ambiguïté sur l'écriture.

Jean : Oui mais d'autres voient plus que tu écris mal que l'orthographe. À un moment, j'ai essayé de bien écrire mais c'est dur de faire attention à la fois à l'écriture et aux fautes. Des fois ce sont les fautes de conjugaison qui passent au second plan parce que tu t'occupes d'abord de l'orthographe des mots. Les « s », liaisons, tout cela tu laisses tomber, tu n'as pas le temps de tout faire. Et après tu prends l'habitude d'écrire comme ça. Au final, ce n'est pas une écriture avec des fautes typiques de la dyslexie parce que celles-là on y fait vraiment attention et c'est le reste qui passe à la trappe.

Tu remplaces certains mots par d'autres quand tu ne sais pas l'orthographe ?

Jean : Régulièrement. Parfois, je change même toute une phrase arrivé à la fin !

Sylvain : Quand on ne savait pas on cherchait dans les textes le mot correctement écrit et on perdait pas mal de temps...